

COLLOQUE

L'archive inconcevable : les archives scientifiques réinsérées dans le continuum de documentation et de connaissances de la recherche

René Audet

*L*e titre de ce texte, volontiers provocateur, vise à secouer certaines évidences, certaines habitudes dans la perception de nos environnements meublés de masses documentaires. Par la mention de ce caractère inconcevable, j'essaie plutôt d'attirer notre attention sur les transformations de statut des documents numériques lorsqu'ils sont saisis en regard de leur contexte d'utilisation. Quels rapports existe-t-il entre documents et archives? Quelle tension, quel vecteur entre utilisation et archivage? Il ne s'agit pas ici d'écraser les distinctions que l'archivistique et les sciences de l'information ont su mettre de l'avant avec finesse et rigueur. Néanmoins, partant d'une réflexion générale pour examiner ensuite le terrain qui a été le mien dans les dernières années, je vois se dessiner dans ce milieu d'expérimentation des modalités et des enjeux de circulation du document numérique qui me paraissent aptes à recadrer certains lieux communs. Ce texte se fondera sur cette expérience concrète pour discuter plus avant des déplacements propres au document numérique dans un environnement d'apprentissage et de recherche.

D'emblée, quelques truismes qu'il importe de rappeler. Les archives, bien sûr, doivent être considérées selon le contexte qui les génère. Des acteurs sont impliqués, générant des processus qui répondent à des besoins; des résultats en émergent, laissant dans leur sillage quelques traces, résidus ou témoignages du travail accompli. Le contexte qui est mien, celui de la recherche universitaire en lettres et sciences humaines, n'échappe aucunement à ce fonctionnement. On y trouve des réseaux hiérarchisés d'acteurs (organismes subventionnaires, chercheurs, auxiliaires de recherche, constellations de collaborateurs, etc.), ainsi que des programmes de recherche, des

échanciers, des objets d'étude, des processus d'investigation qui produisent des artefacts et des résultats conformes aux usages de la discipline.

Corollairement, il ne faut pas négliger les dynamiques observables dans ce contexte universitaire. On y observe autant des signaux de compétitivité que de collaboration, favorisant ici des avancées autonomes et individuelles, là des mises en commun nécessaires selon les projets. Il apparaît nécessaire de prendre en considération le type de rapport qui s'établit entre les chercheurs – nécessaire de saisir cette dynamique qui les anime, qui les fait travailler en collaboration ou de façon isolée. Il paraît toutefois encore plus déterminant de bien comprendre et de qualifier le rapport que ces chercheurs entretiennent avec la matière au fondement de leurs travaux.

La recherche au CRILCQ

Le contexte qui est mien est celui du CRILCQ¹, un centre de recherche sur la littérature et la culture québécoises, rassemblant des chercheurs de trois universités; il existe sous cette appellation depuis 2003, mais est né de la fusion d'entités mises en place au tournant des années 1980. Des travaux y sont menés sur l'histoire littéraire et culturelle du Québec, sur les interactions culturelles et sur les enjeux poétiques et esthétiques de la littérature contemporaine. Ce centre se caractérise notamment par la façon d'y mener la recherche : des travaux fondateurs ont été réalisés par de larges équipes de professeurs et d'étudiants. Ces projets en équipes ont suscité une collaboration étroite entre leurs membres et ont conduit à la constitution d'ensembles documentaires massifs et inédits. Emblématique, le projet GRILFIQ² a rassemblé un corpus impressionnant de textes fantastiques et de science-fiction publiés au Québec entre 1960 et 1985, allant des romans édités jusqu'aux textes dans des fanzines obscurs. C'est sans compter le travail colossal d'annotation, de classification, de recherches corollaires, travail qui a rassemblé et produit des rapports de recherche, des banques de données difficilement accessibles aujourd'hui, de la correspondance avec des auteurs, des listes bibliographiques, des compilations de réception critique et de travaux théoriques sur ces genres, les publications et communications des chercheurs du projet, etc.



Figure 1. Documents du projet CRILFIQ

On constate, à partir de cet exemple, à quel point la notion de document est variable dans ce contexte. Pour le chercheur, professeur ou étudiant, le document est autant une source « noble » (manuscrit, texte édité) qu'une liste bibliographique, une grille d'analyse ou une version préalable d'un article – tous des documents qu'on dira intermédiaires³ dans le processus menant du programme de recherche à sa réalisation sous la forme de publications scientifiques. Les matériaux sont nombreux et variés pour le chercheur en littérature et culture québécoises : banques de données, entretiens, annotations de textes, repérage bibliographique, articles de journaux, etc. Et les archives des projets en témoignent de façon éloquente.

Cette variabilité est tout autant observable dans l'établissement de la valeur associée aux documents. Aux yeux des chercheurs, certains sont accessoires dans leur parcours – un état donné d'une fiche de lecture, la retranscription d'une entrevue ou une photocopie d'un article de journal. D'autres, par contre, jouent un rôle crucial dans le déroulement de la recherche ou comportent une valeur intrinsèque qui dépasse leur utilité ou leur potentiel informatif circonstanciel : pensons à des manuscrits d'écrivains, à un enregistrement audio du discours d'une figure culturelle importante ou à une correspondance inédite.

Si ces documents remplissent une fonction indéniable au moment de leur création, de leur compilation ou de leur mobilisation, ils sont néanmoins soumis à un principe de rapide obsolescence. Ce principe n'est pas spécifique au contexte universitaire – c'est là le lot de nombreux ensembles documentaires, évidemment –, mais il est ici conditionné de façon spécifique. Le rythme des subventions octroyées et l'assujettissement des documents aux résultats projetés et produits font en sorte que l'obsolescence frappe opiniâtrement ces ensembles documentaires, qui se trouvent déportés au statut de matériel périmé. Et c'est sans compter la logique retorse qui lie l'octroi des subventions au travail à réaliser. Chaque nouveau projet appelle donc à la constitution d'ensembles documentaires inédits, puisque les sommes demandées visent notamment à financer cette activité scientifique. De là s'impose l'idée prégnante que la recherche construit et consolide un système documentaire qui produit des archives. Ce n'est pas faux, mais ce n'est pas pour autant une réalité immuable. Voyons comment cela peut s'incarner différemment à partir d'un cas-témoin.

Le projet DÉCALCQ⁴ : gérer des traces

Au CRILCQ, quelques dizaines de projets ont laissé des archives derrière eux : ce sont des ensembles documentaires thématiquement cohérents, produits par une unité plus ou moins grande (un professeur, un petit groupe de professeurs et d'étudiants ou une large équipe interuniversitaire), au profit d'un programme de recherche à échéance déterminée (par exemple, une subvention de trois ans) ou d'un programme inscrit dans la durée (un large projet avec volets ou livrables à intervalles). Ainsi, le projet GRILFIQ, évoqué plus haut, comptait un groupe de trois professeurs, de six collaborateurs et de sept auxiliaires de recherche; il a été en activité de 1986 à 1990. La masse documentaire constituée est de 5,5 mètres linéaires, comptant des documents papier, des documents informatiques et également plus de 12 000 fiches de carton.



Figure 2. Archives malmenées par la vie

Les fonds du CRILCQ, stratifiés dans des classeurs et dans des boîtes malmenées par la vie, ont été abordés dans une perspective archivistique. La première étape a été de s'en saisir. Classement, description, résolution des problèmes d'organisation (un tiroir de fiches pêle-mêle, rejetées ou non reclassées, par exemple). Suivant le protocole mis en place dans les dernières années, ces fonds ont ensuite été numérisés et décrits par métadonnées Dublin Core qualifiées⁵. Dans le cas du GRILFIQ, ce travail a été récemment complété et donne ainsi accès à près de 15 500 documents, représentant 47 300 pages de documentation pour ce seul projet. Il ne s'agit que d'un exemple parmi la dizaine de fonds traités jusqu'à maintenant dans le cadre du projet DÉCALCQ, mis en place en 2009 par le Laboratoire Ex situ rattaché au CRILCQ – site Université Laval⁶.

Évidemment, le projet a été influencé par les deux vecteurs de variabilité exposés plus haut. Sur le plan de la variabilité ontologique des documents : cohabitent des entrées de nature diverse, ce dont rend compte les champs «Type de document» et «Description». La variabilité qualitative (ou axiologique) est beaucoup plus délicate à gérer. Les principes archivistiques dictent que la détermination de la pertinence d'une pièce survient au moment de l'évaluation du fonds – sont alors écartés des éléments jugés moins intéressants, de valeur intrinsèque ou informationnelle réduite. Telle n'a pas été la voie retenue. Ce critère, dans un contexte de documentation scientifique intermédiaire, aurait conduit à des décisions hautement arbitraires, de sorte que toute sélection préalable a été écartée. Un mode de compensation retenu a été d'établir des «documents-clés». Ainsi, selon une logique complètement inversée, certains documents ont été ciblés pour leur intérêt général, pour leur haut degré d'information sur le projet ou sur les résultats scientifiques obtenus. De la sorte, les personnes consultant ces fonds numérisés pourront être guidées dans leur exploration.

Cette décision, fondamentalement pragmatique, ne permet toutefois de gérer qu'un aspect de la situation. On ne peut faire abstraction de la diversité des requêtes et des intérêts des utilisateurs, pas plus que de l'efficacité liée à la naturelle sérendipité

d'une exploration dans un tel fonds numérique. Mais surtout, ce retour incessant sur les traces du passé définit profondément la démarche scientifique. Contrairement à ce que la course aux subventions peut laisser croire, la recherche n'est pas qu'une fuite en avant. Dans son fonctionnement même, elle est appelée à repasser dans ses propres traces, à réétudier le discours scientifique antérieur, à remobiliser des documents déjà produits ou à convoquer les travaux qui l'ont précédée. Cette forme de récursivité – autant de boucles revenant en arrière pour profiter d'un meilleur élan vers l'avant – fait en sorte que le document apparemment abandonné et en instance de stratification peut soudainement se retrouver réinvesti. Un bel exemple en acte de cette récursivité a été observé dans le fonds GRILFIQ. La matière première de ce projet (les formes du fantastique et de la science-fiction au Québec entre 1960 et 1985) a commencé à être rassemblée par l'équipe du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (DOLQ) – ce dont témoignent les introductions des tomes couvrant cette période⁷. La recherche s'est ensuite autonomisée par le projet GRILFIQ, dont le programme de recherche était spécifiquement consacré à ce corpus. La récupération des travaux menés par le DOLQ a permis un démarrage rapide du GRILFIQ, lequel a pu mener une recherche plus pointue et plus appliquée. On observe des effets récursifs entre les deux équipes, les avancées de l'une alimentant les perspectives plus généralistes de l'autre, de façon spontanée et ouvertement collaborative. À échelle temporelle réduite, cet exemple illustre que les documents en voie de déclasserment sont aisément récupérables en vue d'être autrement exploités.

Ouverture, collaboration, avancées de la recherche

Cet exemple incarne tout à fait un principe qui tend à s'affirmer et à s'imposer, à savoir la corrélation entre l'ouverture des données et des résultats de recherche, et la progression du savoir scientifique. Les volets d'une ouverture de la recherche (*open research*), soit la circulation des données (*open data*) et le libre accès aux publications scientifiques (*open access*), visent d'emblée à une diffusion large des contenus scientifiques. Cette diffusion est dite ouverte, donc non entravée, sans délai, au profit de la communauté sans discrimination quelconque d'ordre économique, politique ou idéologique. Si cet objectif d'accessibilité au savoir est bien atteint par les modalités généralement mises en place dans les universités (revues ouvertes, dépôts institutionnels et politiques de diffusion), il s'agit néanmoins de l'effet le plus immédiat de cette démarche. L'effet de deuxième ordre, pourtant, pourrait être la contribution significative de cette ouverture même à l'exercice de la recherche scientifique. La bonification des travaux, la circulation plus efficace des résultats récents et l'enrichissement des programmes de recherche à venir sont de prévisibles conséquences de cette adhésion à une vision de recherche ouverte.

C'est dans cet esprit qu'a été envisagé un volet complémentaire du chantier DÉCALCQ – complémentaire, mais profondément conséquent. Alors que ce chantier visait à se saisir des documents intermédiaires des projets de recherche – paperoles, versions provisoires et documents administratifs –, il s'est imposé, pour les chercheurs impliqués et la direction du centre, que ces fonds ne pouvaient être considérés isolément. À l'image même du processus de la recherche, le substrat documentaire de ces projets forme un continuum, depuis les sources étudiées jusqu'aux résultats de la recherche. De

façon consciemment stratégique, le centre s'est engagé dans la constitution d'un dépôt numérique des publications de ses chercheurs. Les ouvrages, les articles, les colloques et les communications sont documentés et, si possible, numérisés, pour constituer une *archive*, un fonds consolidé des différents éléments scientifiques produits par les chercheurs. Aux documents intermédiaires saisis par DÉCALCQ s'ajoute ce qu'ils ont contribué à structurer et à alimenter : les résultats de recherche. Ces documents sont décrits de façon conforme aux normes Dublin Core et sont rattachés à l'architecture organisationnelle du centre (par un étiquetage en fonction des axes de recherche et des équipes constituées). C'est là un nouveau chantier, entamé récemment, qui permet d'étendre l'offre du CRILCQ. La visibilité accrue de ces travaux a un double impact : d'une part, faciliter l'accès aux productions scientifiques de cet ensemble de chercheurs (et indirectement conduire les utilisateurs à consulter les fonds intermédiaires rattachés à ces publications); d'autre part, positionner les chercheurs de façon à affirmer leur créneau de spécialisation, dans un monde où la circulation et la citation sont les gages de la reconnaissance scientifique.

À ce chantier s'en juxtapose un autre, dont je ne dis ici qu'un mot : la numérisation des sources. Pour résumer rapidement : les études littéraires reposent sur des objets stables, qui ont la particularité, dirait Nelson Goodman (Goodman 1976), d'être des pratiques allographiques, qui sont reproductibles sans perte. Néanmoins, malgré cette vertu, la disponibilité des œuvres littéraires, notamment les plus anciennes, est très variable, et encore davantage sur support numérique (où la qualité des textes n'est pas toujours garantie). Pour combler cette lacune, le CRILCQ travaille à offrir, de ces œuvres libres de droit, des versions numériques validées et conformes, par l'intermédiaire d'une plateforme de lecture Web. En s'installant comme éditeur numérique des classiques littéraires québécois, le centre de recherche vient ainsi prendre en charge le troisième maillon de ce continuum documentaire numérique (et le premier selon l'ordre logique) : des sources à leur examen et de la recherche en acte vers la publication de ses résultats.

On le voit : le démarrage de ce chantier, qui s'annonçait comme un pur projet de traitement archivistique, a petit à petit débloqué les conditions d'une exploration des modes de diffusion numérique possibles d'une documentation scientifique pertinente. Les archives ont été propulsées à l'avant-plan, alors que le fonctionnement de la recherche au CRILCQ, comme dans la plupart des groupes et centres, avait jusque-là plutôt privilégié les seuls résultats de recherche (et encore là, sans même en maximiser la visibilité). L'accessibilité aux modalités d'établissement et de diffusion des sources, augmentée par les outils numériques et l'exclusion d'une obligation d'exploitation commerciale des produits, accroît par ailleurs le champ d'intervention des chercheurs. On pourrait ajouter à ce triumvirat diverses initiatives qui contribuent à une expérimentation large sur les nouveaux modes de diffusion : bases de données collaboratives en ligne, revues numériques, carnets Web de recherche, etc.⁸

Toutefois, cette vision de la prise en charge de la documentation scientifique reste abusivement centrée sur le seul geste de la diffusion, étape postérieure au processus de recherche lui-même. Il ne faudrait pas se laisser aveugler par cette étape noble de la science, où l'accession à une visibilité et une reconnaissance publiques sanctionne le travail mené. Le travail entrepris depuis le projet DÉCALCQ, combiné aux publications des chercheurs, en aval, et à l'édition des sources, en amont, pose les bases

d'un environnement propice à l'accompagnement des chercheurs dans l'élaboration et dans la conduite de projets scientifiques. Par l'intégration à cet environnement de différents outils de participation, de travail collaboratif, voire d'interaction, se dessine une nouvelle approche combinant l'utilisation et la production du savoir. Ainsi, les trois volets abordés précédemment (sources, documentation intermédiaire, publications) et leurs plateformes pourront être mieux intégrés. Non plus simplement mis à disposition des lecteurs-usagers, ces contenus feront l'objet d'une démarche collective, ici mue par des annotations et des commentaires d'une équipe sur des contenus en élaboration, là fondée sur la co-construction d'expérimentations, d'analyses et de publications scientifiques. Le développement d'un environnement numérique de recherche – c'est là l'horizon qui se profile nettement – s'appuiera ainsi sur les trois volets présentés et les augmentera d'outils numériques d'élaboration de projets et de collaboration. De la sorte, ce projet tentaculaire se constituera peu à peu comme un rouage à part entière de la production scientifique des membres d'un centre de recherche (et non pas seulement de la diffusion de ses traces et résultats).

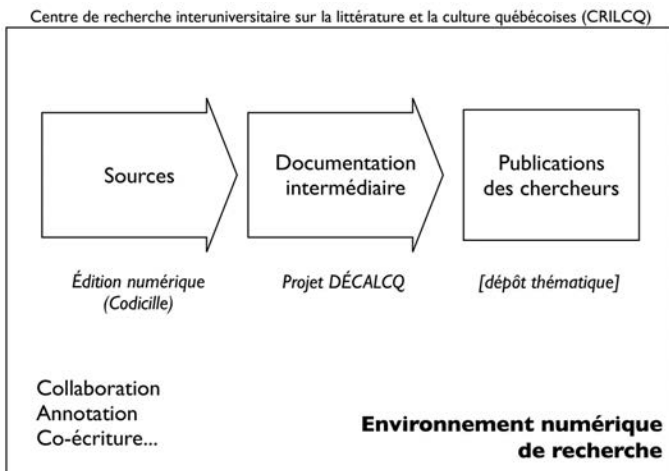


Figure 3. Schématisation d'un environnement numérique de recherche

Le regard porté sur le contexte esquissé plus haut peut tendanciellement être déplacé. Si nous l'avons abordé en considérant extérieurement la recherche, perçue comme processus générant des archives (lesquelles doivent être prises en charge et exploitées pour elles-mêmes), nous avons constaté que le caractère interrelié de la recherche, du travail sur les objets et de la diffusion oblige à une compréhension plus dynamique et plus réticulaire. Plus encore, le focus glisse des seuls résultats vers le travail actif des projets de recherche. Dans cet esprit, il est aisé de généraliser la situation et de soutenir qu'un milieu de recherche est un terrain de gestion globale des connaissances qu'il faut structurer et supporter pour ces qualités mêmes.

En recadrant le souci archivistique pour le placer sous une perspective de gestion des connaissances, on vient lourdement intervenir sur la définition et le rôle du document, des archives et du savoir dans le contexte de la recherche universitaire.

Matériau investi ou constitué, trace soudain décalée du processus, mais réinvestie de façon impromptue, élément préalable à la stabilisation d'un savoir sous forme de publication scientifique, indice et témoignage de la démarche scientifique en cours : le document illustre par lui-même le caractère illusoire de sa catégorisation trop ferme – il y échappe constamment, rendant compte du continuum incessant de la recherche. Toute publication scientifique, habituellement perçue comme fin du processus de la recherche, apparaît plutôt ici comme une stabilisation momentanée mais infiniment provisoire du savoir. Les termes «éphémère», «transitoire» et «remodelable» qualifient certainement mieux les documents scientifiques de tous ordres – ce que leur nature numérique vient d'ailleurs considérablement accuser et accroître. Le passage de ces masses documentaires au support numérique pose des enjeux tout aussi massifs : modalités de description, conditions de pérennisation des installations, adhésion ou appropriation par les chercheurs, constant combat contre l'obsolescence des outils, des contenus et des données, etc. Néanmoins, l'évaluation demeure pour l'instant positive, ces défis et inconvénients étant largement contrebalancés par les avantages et les gains, de l'ordre de la coopération, de la sérendipité, de la mise à profit des travaux antérieurs, de la diffusion et de la visibilité des résultats de recherche.

À l'intersection des enjeux archivistiques, de la valorisation des fonds documentaires, des collections numériques et des dépôts institutionnels et donc de l'*open data* et l'*open access*, ce chantier met de l'avant l'organicité profonde des rapports entre acteurs et documents, en fonction non pas de la seule préservation et description des fonds documentaires, mais aussi et surtout du rôle primordial que jouent ceux-ci dans l'écosystème de connaissances de la recherche universitaire.

René Audet Professeur titulaire. Département des littératures. Université Laval. Directeur du site Université Laval du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ).

NOTES

1. Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises. (CRILCQ, 2013)
2. Groupe de recherches interdisciplinaires sur les littératures fantastiques dans l'imaginaire québécois.
3. Sont définis comme intermédiaires les documents qui sont produits dans le cadre d'un projet de recherche; ils ne sont ni des sources (habituellement les œuvres) ni des publications (les résultats mêmes de la recherche).
4. Dépôt électronique et vitrine de consultation des archives en littérature et culture québécoises.
5. Pour être plus précis : les fonds eux-mêmes et leur structure sont décrits conformément aux RDDA, alors que les pièces sont décrites grâce à la version qualifiée de la norme Dublin Core. Chacune comporte une petite dizaine de métadonnées parmi la cinquantaine de champs définis par la norme.
6. Le projet DÉCALCQ pourra être consulté dans les prochains mois, à la faveur de son intégration au nouveau site Web du CRILCQ (<http://ex-situ.info>).
7. Lemire [dir.], 1984; Lemire [dir.], 1987; Dorion [dir.], 1994; Boivin [dir.], 2003.
8. À titre d'exemples pour ces trois types de diffusion : Orion•Qc (Équipe Poétiques et

esthétiques du contemporain), *temps zéro* (Audet, dir.) et le carnet *Penser la narrativité contemporaine* (Audet et Xanthos).

BIBLIOGRAPHIE

- AUDET, René [dir.], *Temps zéro. Écritures contemporaines*, [En ligne]. <http://tempszero.contemporain.info>.
- AUDET, René et Nicolas XANTHOS, *Penser la narrativité contemporaine*, [En ligne]. <http://penserlanarrativite.net>.
- BOIVIN, Aurélien [dir.] (2003), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome VII : 1980-1985, Montréal, Fides.
- CENTRE DE RECHERCHE INTERUNIVERSITAIRE SUR LA LITTÉRATURE ET LA CULTURE QUÉBÉCOISES (CRILCQ). Site du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises [En ligne]. <http://www.crilcq.org> (Page consultée en 2013).
- DORION, Gilles [dir.] (1994), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome VI : 1976-1980, Montréal, Fides.
- ÉQUIPE POÉTIQUES ET ESTHÉTIQUES DU CONTEMPORAIN, *Orion•Qc. Outil de recherche inter-projets sur les œuvres narratives québécoises contemporaines*, [En ligne]. <http://orion.crilcq.org>.
- GOODMAN, Nelson (1976), *Languages of Art: An Approach to a Theory of Symbols*, revised edition, Indianapolis, Hackett Publishing Company.
- LEMIRE, Maurice [dir.] (1984), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome IV : 1960-1969, Montréal, Fides.
- LEMIRE, Maurice [dir.] (1987), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome V : 1970-1975, Montréal, Fides.